

## I

**A**vant, juste avant que tout commence, dans l'affolement des mois précédents, on aurait dit que l'histoire s'accélérait, que les événements se poussaient en avant, se bouscullaient les uns les autres et que les discours, les journaux, les commentaires, dans la rue, au café, couraient, couraient après sans pouvoir les rattraper. On parlait haut, on parlait vite, une voix en appelait une autre et les nouvelles et contre-nouvelles se succédaient au rythme des dépêches même si en fin de compte rien encore ne se passait, rien sauf le spectacle des rues qui peu à peu se vidaient. Puis un beau jour il y avait eu autour de la ville les maisons rasées, les arbres coupés, les talus creusés, un décor de Callot, de Goya, les Grandes misères et les Désastres de la guerre avec au milieu, comme sur ces gravures aussi vieilles que le malheur, l'incessant défilé de ceux qui fuyaient, meubles entassés sur de petites charrettes, enfants brinquebalés, un animal ou deux à la traîne et qui leur faisait dire

que le reste, tout le reste, là-bas, derrière l'horizon, avait commencé. Toutes ces choses c'est Jean qui les a vues et notées dans ses lettres et ses carnets, lui qui voulait partir le malheureux, qui avait même demandé à y aller alors qu'il était en principe réformé et pourtant volontaire, croyant lui aussi, comme tous, que ce serait vite réglé, personne ne disant le contraire, un général se retrouvant même censuré pour avoir dit que ça pourrait peut-être durer plus d'une année. Tu parles. Faut dire que c'était le tourbillon, le son du clairon et celui du canon, les grands mots jetés par-dessus les comptoirs, l'union sacrée, les bravades et les œillades, les moustaches frémissantes, la fleur au fusil ou à la boutonnière, tout à la fois, peu importait puisque c'était là, là maintenant, que ça se passait, que ce nouveau siècle en voulait, que la jeunesse tout entière bouillait, une sacrée raclée qu'on va leur flanquer et hop, ça ne va pas traîner.

Alors voilà, Jean avait quitté Paris pour rejoindre Libourne faire ses classes en attendant d'être affecté, lui comme d'autres, comme tant d'autres. Émile, Valentin et Baptiste mais aussi Ernst, Wilhelm et Frantz ou encore John, Yuri, Hassan, Salvatore, Zoltan, tous autant qu'ils étaient soudain plongés du jour au lende-

main dans la nuit de la guerre, pieds dans la boue dos courbé sous l'orage d'acier. Certes ça n'était pas nouveau ces fins du monde, ces grands effondrements au bout desquels tout disparaissait dans d'immenses éclats de feu. Dieu lui-même dans sa colère provoquait régulièrement de grandes destructions au cours desquelles l'on se dressait nation contre nation, royaume contre royaume. Alors le frère tuait le frère et le père son fils, alors il y avait de grands tremblements dans la Terre et des signes aveuglants dans le ciel, alors des phénomènes effrayants survenaient. Jean lui aussi a senti le sol trembler autour de lui pendant que de grandes traces de feu passaient au-dessus de sa tête et il a raconté dans ses lettres et carnets cela qu'il vivait, cela qu'ils vivaient tous. 25 septembre 1914, chère Maman, nous venons de recevoir un ordre de départ pour cette nuit ou demain matin à la première heure. Je suis en train de m'équiper et de faire équiper mes hommes, ce qui ne me laisse pas une minute. Son carnet dit que le lendemain il part de Libourne avec sa garnison à bord d'un wagon à bestiaux aménagé. Le 27 il est à Noisy-le-Sec. Le 28 à Fismes, où ils cantonnent dans une manufacture de chapeaux. Le lendemain ils partent à six heures, atteignent Cuiry après quatre heures de marche et s'installent par section

auprès d'une tranchée. Ils sont repérés par l'artillerie allemande. Premiers obus. Le soir, ils assistent à l'exécution d'un soldat qui a fui devant le feu. Spectacle pénible écrit Jean. La guerre n'a que deux mois que déjà elle rend fou. Le 30 ils s'installent en réserve dans un bois près des tranchées. Ils doivent partir à l'assaut de Craonne. Attente. Contre-ordre. Ils passent la nuit dans le bois. Froid de loup écrit encore Jean. Le 1<sup>er</sup> octobre ils passent la journée à attendre. Shrapnels au-dessus de leur tête. Ils se couchent dans des terriers. Le 2 octobre odeur de cadavres. Ils enterrent un soldat du 34<sup>e</sup> à côté d'eux. Chevaux crevés. Brouillard. L'armée active est dans un état pitoyable écrit-il aussi, pourtant ça ne fait que commencer dit-il encore et on sait aujourd'hui qu'en effet ça n'était que le début, que ça n'allait faire qu'empirer. Jean écrit encore, 3 octobre, chère Maman, je profite de ton papier pour t'écrire du fond de ma tranchée appuyé sur le dos d'un de mes hommes qui me sert de table. Ça fait un bruit d'enfer autour de moi. Je suis à une centaine de mètres de la ligne de feu. Les Prussiens nous arrosent d'obus explosifs. Cette lettre-là se termine par Baisers hâtifs, Jean. Ça ne fait que quatre jours qu'il est là.

Puis, assez vite, aux manœuvres d'une guerre de mouvement avait succédé une guerre de position, immobile et plate, une guerre au cours de laquelle plus personne n'avancait, une guerre comme figée autour de ceux qui se trouvaient là, pris en elle, au-dedans d'elle. Jean écrit, écrit encore, comment il dort dans la boue sous la mitraille et la pluie, que ceux d'en face s'enfoncent chaque jour davantage dans de profondes tranchées, qu'il a vu des camarades à côté de lui se faire hacher par l'artillerie, que leur adjudant est mort, qu'ils n'ont face à eux qu'une immensité grise pleine de trous d'obus et de cadavres, que quand il lève les yeux il voit le corps d'un soldat allemand privé de tête. Il dit aussi que ses cauchemars d'enfant ne sont rien à côté de tout cela. Il parle ensuite d'un combat qui a duré six jours et six nuits, si violent qu'à un moment il a cru y rester, comme y sont restés le lieutenant, le sergent-major, quatre sergents, plusieurs caporaux et bon nombre de soldats, sans parler des blessés. Il décrit encore la saleté, la graisse qu'on mange avec les doigts, le gel des petits matins où l'on ne sent plus ses mains, le froid, la pluie, la glace, la boue, sans compter ce qu'il préfère ne pas dire histoire sans doute de protéger sa mère de l'horreur qu'est cette guerre-là. Il raconte qu'une fois les

Allemands ont agité un drapeau blanc et sont venus à leur rencontre. Les officiers ont déjeuné ensemble. Tous les soldats se sont rendu visite, ont échangé du tabac, de la bière, puis la mitraille a recommencé, pour rien, comme elle recommence toujours, pour un mètre ou deux, pour un bout de tranchée. Il dit aussi que cela fait deux mois que le bruit du canon ne s'est pas arrêté. Mais on sait ça, cette chose-là, cette vérité sans nom, ce que l'homme peut faire à l'homme, les assauts où l'on court sur les camarades tombés la veille, les souliers gras de chair humaine, les morts qu'on ne peut ni retirer ni ensevelir et à côté desquels on mange, les tranchées étayées avec des corps recouverts de terre et dont sortent une main ou un pied noir et gonflé, les assauts où l'on monte à mille deux cents et dont on redescend à trois cents, les nuits sans dormir, les jours sans espérer, les pluies de métal brûlant qui tombent sans s'arrêter. On se demande s'il restera encore de l'acier sur cette Terre quand tout cela sera fini écrit Jean.

De l'acier mais aussi du temps. C'est qu'elle est longue cette guerre-là. Infiniment longue et lente. Jean écrit qu'ils peuvent rester quinze jours ou un mois sous les obus à attendre on ne sait quoi. Il écrit aussi qu'il

suffisait avant d'un jour de courage pour remporter une victoire et que les guerres modernes ont ceci de pénible qu'elles semblent infinies. Il se demande comment elle pourrait se terminer du reste, puisque le peu de terrain gagné au prix d'innombrables pertes se reperd aussitôt dit-il. Il imagine même la possibilité qu'ils restent ainsi nez à nez, à se tuer à l'infini, et que cette guerre ne s'achève qu'au moment où il n'y aurait plus personne ni plus rien de part et d'autre, rien qu'un écœurement sans fin et c'est un peu ce qui s'est passé n'est-ce pas, deux armées exsangues qui ont continué de s'entretuer jusqu'à l'épuisement. En fin de compte cette guerre demande davantage de résignation que de courage face à un ennemi que l'on ne voit de toute façon jamais, sauf sous forme de cadavres écrit-il aussi. C'est une guerre lente et sans musique, triste et ennuyeuse à mourir, d'une platitude désespérante écrit-il encore, heures indéfiniment figées, attente mortelle justement, jusqu'au moment où les obus s'abattaient à nouveau en un fracas éblouissant comme si Dieu lui-même criait par sa bouche et que toute la masse d'air environnante et les secondes elles-mêmes explosaient autour d'eux en une flamme intense dont la clarté et la chaleur dévorante n'ont pas de nom.

Orage d'acier. À Verdun en février 1916 il est tombé deux millions d'obus en deux jours, un toutes les trois secondes. Le jour, la nuit, l'homme, la Terre, tout y a été écrasé, foulé, anéanti. Même les saisons ont disparu. Quand nous sommes arrivés ici écrit un autre, c'était une plaine magnifique avec des chaumes à perte de vue jalonnés de meules de blé. À présent les champs sont bouleversés, piétinés, les fermes brûlées ou en ruine, les arbres calcinés, le ciel en permanence gris de fumée et une autre végétation est née, les petites croix de branchages que nous plaçons provisoirement sur les tombes des nôtres. On vit au jour le jour, et de l'heure présente écrit Jean. Voilà, c'est ça, c'est au jour le jour que ça se passe, d'heure en heure souvent, attente démesurée soudain coupée de minutes fracassantes. Guerre à la fois indéfiniment étirée et hachée. Haché justement. Pour Jean et des millions d'autres, au détour de ces longues heures d'attente il y aura eu l'instant foudroyant, l'éclat qui entre dans la chair, l'éclair qui fait que tout finit, là, d'un coup, au milieu de cette boucherie sans nom, à ce point sans nom d'ailleurs qu'on ne la désignera jamais que par deux adjectifs numériques, la première et la dernière, la première de ces guerres mondiales et la Der des ders, celle qui ne devait plus jamais arriver et qui est

revenue pourtant, sous un autre visage, à peine vingt ans après. Ah si quand même, dans les années qui l'ont suivie on l'a aussi appelée la Grande guerre, comme si c'était grand une guerre, quelle idée, puis il y a eu la suivante juste après, alors mieux valait les numéroter.

En plus de la photographie que l'on a de Jean dans son uniforme de sous-officier, menton droit au-dessus du col haut, regard ombragé par le képi et main dans la poche de son pantalon, un air assuré et désinvolte qui ne lui ressemble peut-être pas tant que ça, il y en a une autre de lui prise dans ce qui doit être le salon de la maison de ses parents. On voit un mur recouvert de papier peint, quelques petits cadres, un bronze à l'arrière-plan. Jean porte gilet et veston, son nœud de cravate est étudié, ses épais cheveux bruns sont séparés par une raie. Il est élégant, réservé. À peine un sourire. Ses yeux sombres sont tournés vers l'objectif, regard profond, un peu fixe, comme d'un myope. Il est beau. S'il n'y avait cette ombre de moustache il pourrait avoir l'air d'un enfant, doux et confiant. À côté de lui, posé sur un guéridon, il y a un biscuit de Sèvres, la reproduction du Tireur d'épine, statue d'un jeune homme assis retirant une écharde plantée dans la plante de son pied, entaille

dans la peau, chair à vif, corps de porcelaine prêt à se briser en morceaux comme le sien volera en éclat bientôt, lui, Jean, qui sera tué par l'explosion d'un obus le 28 novembre 1914 sur le Chemin des Dames, deux mois jour pour jour après son arrivée sur le front. Il n'avait pas vingt-huit ans. Alors, quelques jours plus tard, une lettre est arrivée à Bordeaux qui commençait par j'ai la profonde douleur de vous annoncer la mort glorieuse du Sergent de Mirmont, lettre qui avait aussitôt glissé comme une feuille sèche sur le sol dallé de l'entrée pendant que le cœur de sa mère, à son tour, explosait. La lettre disait aussi, alors que votre fils était dans la tranchée de première ligne devant Verneuil, un obus de gros calibre a éclaté près de lui, l'ensevelissant avec deux de ses hommes. On les a dégagés immédiatement. Gravement touché au dos et aux reins, votre fils a été transporté par les brancardiers au poste de secours de la division. Malgré les soins d'urgence qui lui ont été prodigués, il a rendu le dernier soupir un peu avant cinq heures sans avoir repris connaissance.

Il existe une autre photographie de Jean où il est couché sur le dos. On ne voit que son visage de profil, les cheveux se confondent avec le fond noir, ses yeux sont

clos, sa chair pâle. On reconnaît la ligne de ses sourcils, son nez droit. Il fait le mort on dirait. Mieux même, le soldat mort, puisque Jean, c'est en tout cas ce que l'on en dit, s'est amusé à poser en dormeur du val, la nuque baignant dans le frais cresson bleu, pâle dans son lit vert où la lumière pleut. À le voir là, comme ça, il est étrange de penser qu'il répète sans le savoir le moment où il sera à son tour couché sur le dos, les yeux clos, même s'il y aura sans doute plus de gris et moins de bleu. Jean a écrit dans un de ses contes qu'il pleuvra toujours suffisamment pour faire de la boue, jamais assez pour nettoyer la Terre et c'est ce qui s'est passé n'est-ce pas, puisque aujourd'hui encore rien n'est complètement lavé de toute cette chair répandue, pourquoi, personne ne sait plus. Les lettres de Jean seront publiées par sa mère à peine deux ans après, lui dont l'œuvre poétique, comme celle d'autres, de tant d'autres, brutalement, s'est arrêtée, lui, Jean, qu'on aurait aimé voir rentrer. La chronique raconte que les brancardiers ont enveloppé son corps dans le manteau que venait de lui envoyer sa mère et qu'ils ont creusé sa fosse dans un champ au pied d'un coteau, surnommé le cimetière des Anglais parce que quelques soldats de l'armée britannique y reposent. Elle dit aussi qu'il dort là paisiblement et que la canonnade le berce.

Un cimetière au nom de promenade, un dormeur couché dans un val. La lettre que sa mère a reçue disait aussi les quelques objets dont il était détenteur vous seront adressés par le dépôt de son corps d'armée avant de se terminer par veuillez agréer l'expression de ma profonde et douloureuse sympathie et voilà, c'était tout, la messe était dite, et la vie brisée. Des courriers comme celui-ci, des lettres, des télégrammes, des visites du maire ou des gendarmes, il y en aura des millions de chaque côté. Des millions.

Dans *Les Dionysiaques*, recueil épique du IV<sup>e</sup> siècle, Chronos, le vieillard à barbe blanche, affligé dit le poème par les maux qui accablent le monde, se rend devant l'assemblée des dieux et se prosterne devant Jupiter jusqu'à toucher la poussière de ses épaules puis, étendant sa main infinie, il dit, Ô Roi des dieux, vois comme la déesse de la guerre a communiqué ses fureurs à la Terre tout entière, vois comme elle ravage la jeunesse en moissonnant ses épis à peine mûrs, vois les conséquences de ces pluies aériennes qui inondent l'univers. Je souffre pour ces hommes, pour la douleur de leurs jours commencés dans la fatigue et continués dans l'inquiétude, pour cette jeunesse si tôt fauchée. Et puisque